

Champigny. Par ici les

Champigny-sur-Marne fête, ce week-end, ses trois médaillées de Rio : Émilie Andéol, Haby Niaré et Estelle Mossely. Cette cité du Val-de-Marne est la ville française la plus titrée des JO. Un succès à mettre au crédit d'une politique municipale privilégiant une pratique sportive populaire et de qualité.

Omar est fier. Tout sourire, l'agent du service des sports de Champigny-sur-Marne fait visiter le gymnase Jesse-Owens. Au cœur du quartier populaire des Mordaes, le bâtiment comme coiffé de dentelle blanche accueille la salle de boxe municipale. « Une des plus belles de France! » assure Omar, qui précise qu'« Estelle s'entraîne ici ». Estelle, c'est Estelle Mossely. La toute première Française à avoir décroché un titre olympique en boxe anglaise, le 19 août, est une des trois médaillées campinoises des Jeux de Rio. Le même jour, Haby Niaré devenait vice-championne olympique de taekwondo. Le 13 août, la judokate Émilie Andéol avait ouvert la voie en devenant la première Française championne olympique des plus de 78 kilos.

TOUS POUR UN ET UN POUR TOUS

Avec 3 médailles pour 3 sélectionnées, Champigny est devenue la ville française la plus titrée des JO. Aussi exceptionnel soit-il, ce résultat s'inscrit dans la lignée de ceux obtenus par les athlètes de cette ville de banlieue parisienne. En 2000, à Sydney, la judokate Séve-



JULIA ROSTIGNI



JULIA ROSTIGNI

Chaque année, la ville consacre 7% des 130 millions de son budget au sport. L'État à peine 0,14%.

rine Vandenhende devenait la première Campinoise à décrocher l'or. Depuis 1996, les filles de la section judo du RSCC, le club omnisports, collectionnent les titres individuels ou par équipes nationaux, européens et mondiaux. Les taekwondoistes de l'ASC leur ont emboîté le pas en

1997. Mais, les sportifs campinois s'illustrent aussi dans d'autres disciplines. Ainsi, en 2005, Ismaïla Sarr était sacré champion du monde de boxe française, et c'est sur la glace de la patinoire municipale que s'entraînait la quintuple championne du monde de patinage artistique, Surya Bonaly...

Avec plus de 10 gymnases, –ici le Jesse-Owens, construit en 2011– la ville facilite les entraînements et les honneurs aux licenciés.

Pour expliquer ces performances, la présidente du RSCC, Magali Rousseau, aime à rappeler la devise du club de la ville: « Tous les sports pour tous, le plus haut niveau pour chacun et chacun pour tous. » Chaque semaine, encadrés par une centaine d'animateurs, ses 6 500 adhérents s'adonnent à une ou plusieurs des 29 activités. « Plus il y a de pratiquants, plus la probabilité de faire émerger des talents est importante », poursuit la dirigeante. Maire adjoint PCF au sport et président de la section judo, Philippe Sudre estime aussi que le succès des sportifs campinois est le produit d'une pratique de masse. « Tous clubs confondus, Champigny compte 11 000 licenciés pour 77 000 habitants », détaille-t-il. « Ce niveau n'a pu être atteint que grâce à l'engagement constant de la municipalité depuis l'après-guerre », explique-t-il. Sous l'impulsion des maires PCF (Louis Talamoni, Jean-Louis Bargerot et

championnes!

aujourd'hui Dominique Adenot), qui se sont succédé depuis 1950, la ville s'est dotée d'une trentaine d'installations sportives, dont une base nautique, une piscine, une patinoire ou encore 3 dojos. Des conventions entre ville et département permettent aux habitants de pratiquer dans les gymnases des collèges.

L'ÉDUCATION POPULAIRE

Priorité à la pratique populaire, mais aussi à la pratique féminine. À la fin des années 1960, Roger Ginet, le fondateur de la section judo, créait un cours réservé aux femmes. Et si Estelle Mossely faisait déjà office de pionnière en étant, en 2004, la première femme à pousser les portes de la section boxe, cette dernière compte désormais un peu plus de 30 % de licenciées. Chaque année, la ville consacre 7 % des 130 millions de son budget au sport. « L'État, à peine 0,14 % », tacle Philippe Sudre. Mais l'enveloppe municipale consacrée directement au haut niveau n'est que de 50000 euros. Au judo, « le haut niveau est uniquement financé par des partenaires publics ou privés. L'argent du sport amateur reste au sport amateur », explique Philippe Sudre. « Notre conception n'est pas élitiste. L'éducation populaire est notre priorité », assure aussi Karim Guet, son homologue de l'ASC.

À Champigny, comme dans tout le Val-de-Marne, le haut niveau reçoit l'aide du département. « Nous aidons chaque sportif inscrit sur les listes du ministère de la Jeunesse et des Sports. 53 sportifs sont en convention avec le département. Nous participons aussi au financement des déplacements en compétition », explique son président PCF, Christian Favier. À Rio, les athlètes val-de-marnais ont décroché 6 des 42 médailles françaises. ★

PIERRE-HENRI LAB
phlab@humadimanche.fr

ÉMILIE ANDÉOL, LA VICTOIRE EN BOSSANT

Émilie Andéol savoure sa nouvelle notoriété. En décrochant l'or dans la catégorie des plus de 78 kilos, le 13 août, à Rio, la judokate est passée de l'ombre à la lumière. Pourtant auréolée d'une médaille mondiale et de deux titres européens, la titulaire du RSC Champigny n'avait jamais été mise en avant par le monde du judo. Preuve supplémentaire que peu, hormis sa famille, croyaient en elle. Même ses soutiens les plus solides n'imaginaient pas qu'elle emporterait l'or. « Je la voyais sur le podium, mais battre coup sur coup la championne du monde et la championne olympique... » explique Philippe Sudre, le patron du judo campinois. À 28 ans, la carrière d'Émilie n'est pas un chemin pavé de roses. Venue au judo parce que « ses frères l'embêtaient », la jeune femme quitte en 2007 son petit club girondin de Marcheprime pour le haut niveau. Les premières années sont terribles. « C'était l'enfer. Elle s'entraînait avec acharnement mais perdait quasi systématiquement dès le premier tour », raconte Philippe Sudre. Faute de résultats, elle manque d'être virée de l'INSEP en 2010. Mais la jeune femme se bat. « Pour tenir, je cherchais le moindre signe positif

dans mes défaites », se souvient-elle. « Sa grande force, c'est sa détermination », assure admiratif Philippe Sudre. La judokate met les bouchées doubles. « Émilie n'est pas douée mais une bosseuse », explique sa coach, Audrey Bonhomme. Enchaînant les séances de musculation après les autres rentrent chez eux, elle s'entraîne aussi avec les garçons de l'équipe de France. « C'est dur, ça fait mal », mais c'est là qu'elle puise la force de renverser des filles qui pèsent parfois 40 kilos de plus qu'elle. Décidée à rester dans un club « à l'ambiance familiale », qui « lui a fait confiance même quand les résultats n'étaient pas là », Émilie a pour horizon les Jeux de Tokyo, en 2020. D'ici là, elle a dans son viseur le titre de championne du monde, le seul qui lui manque. Ce sera difficile car elle est désormais « la femme à battre ». Elle va s'y préparer et se bagarrer contre ce « satané manque de confiance » en elle qui la fait avancer autant qu'il la gêne, commente son amie et coéquipière au RSCC, Géraldine Mentouopou. Et s'il lui arrive de pleurer sur le tatami, « c'est pour évacuer son stress et pas parce qu'elle est en train de s'écrouler ». Voilà les autres filles prévenues.



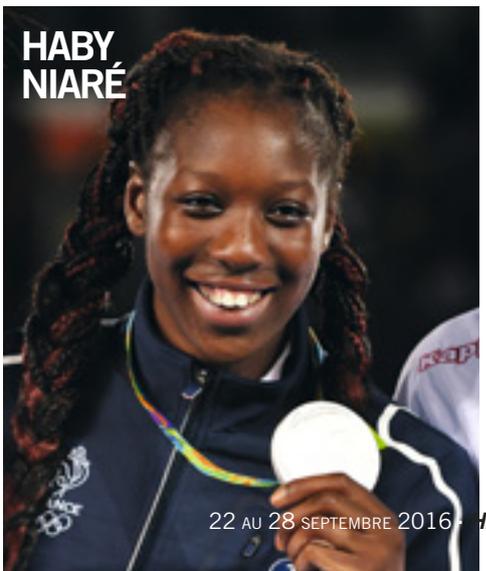
PHILIPPE MILLEREAU / DPPI MEDIA / AFP

ESTELLE MOSSLEY



YURI CORTÉZ / AFP

HABY NIARÉ



ED JONES / AFP